

REVUE ÉTRANGÈRE.

Le 13, à midi, la session de l'Assemblée a été ouverte à Bordeaux. Le nombre des députés présents à cette séance préliminaire était d'environ 300; c'est-à-dire moins de la moitié du nombre requis (750). La session a été formellement ouverte et les secrétaires de l'Assemblée ont été nommés. Il se passera vraisemblablement plusieurs jours avant que la grande question de la guerre soit abordée.

Le lendemain, l'Assemblée a adopté les règlements et dispositions intérieures de la Chambre de 1849.

Le président a donné lecture d'une lettre de Garibaldi, déclinant le siège qui lui est offert dans l'Assemblée nationale par plusieurs départements.

M. Jules Favre, en son nom et en celui de ses collègues de Paris et de Bordeaux, s'est démis des pouvoirs conférés au gouvernement de la défense nationale. Les ministres conserveront leurs portefeuilles respectifs jusqu'à la constitution d'un nouveau gouvernement.

Aux termes d'une dépêche transmise de Londres, le 13, par l'*American Press Association*, les orléanistes ont remporté une victoire signalée à Cherbourg, où le prince de Joinville a été élu par 97,636 suffrages, chiffre constituant une majorité écrasante sur tous les candidats rivaux. Mais les autorités départementales ont refusé de proclamer le prince député. — Notons que les autorités étaient contraintes d'agir ainsi, le décret de bannissement de la famille d'Orléans n'étant pas rappelé.

Le parti orléaniste paraît l'avoir emporté dans l'ensemble des élections. Nous voyons, en effet, que M. Thiers a été élu dans dix-huit départements, le général Trochu dans sept, le général Changarnier dans quatre, M. Dufaure dans quatre, le duc d'Aumale dans deux.

M. Gambetta est élu dans trois départements et M. Jules Favre dans deux.

Une correspondance de Versailles du 9 au soir dit que, d'après les plus récents avis parvenus au quartier-général allemand, les élections françaises se sont passées dans un ordre parfait.

Les Allemands n'ont pas cherché à exercer la moindre pression sur le peuple, dans l'exercice de ses droits électoraux. Il n'y a pas eu d'excitation au scrutin, et pour tout dire nulle émotion publique.

A Versailles, le résultat des élections a été favorable aux démocrates libéraux. Le maire, M. Rameau, a obtenu le plus grand nombre de suffrages. MM. Barthélemy-St-Hilaire, Levevre et Portalis, qui sont aussi au nombre des élus, voteront pour la paix entre la France et la Prusse.

Les dépêches de samedi apprenaient que la majorité de l'Assemblée nationale avait l'intention d'établir une république dont Thiers serait le président et Jules Favre premier ministre; Simon, Picard, Buffet et Decases devant faire partie du cabinet. Quelques uns proposaient que le gouvernement une fois organisé se rendit à Paris et qu'il invitât le peuple à se prononcer par plébiscite sur la forme de gouvernement qu'il veut. D'autres veulent que le gouvernement reste à Bordeaux où il sera plus en sûreté. On dit que l'armistice a été prolongé jusqu'au 24 afin de donner plus de temps aux délibérations de l'Assemblée sur le traité de paix qui devra être conclu. Le roi de Prusse a, dit-on, modifié ses conditions afin de les rendre acceptables.

Il a aussi retardé son entrée triomphale à Paris. L'humiliation dont Paris est menacé affecte tous les cœurs français qui refusent d'y croire.

De fortes influences ont été employées pour engager le roi de Prusse à faire le sacrifice de cette satisfaction personnelle; on le prie de ménager les susceptibilités d'une nation si noble dans ses malheurs, et de prévenir des explosions de colère qui pourraient être terribles. Le vieux roi ne pourra résister à la tentation d'entrer dans Paris en conquérant. Le programme de la fête est même déjà tracé. Le voici :

« Les troupes prussiennes destinées à entrer dans Paris occuperont les maisons tout le long de la ligne à suivre par l'empereur. Celui-ci arrivera à Paris par un train de Versailles, et se rendra de la gare aux Tuileries, où il dînera avec sa cour et les officiers généraux de son armée. Il passera ensuite l'inspection de l'armée d'investissement. Des musiques militaires stationneront de distance en distance sur la route du cortège, et les couleurs allemandes seront arborées sur toute la ligne suivie par Sa Majesté.

« Dans la soirée, l'empereur retournera à Versailles, où il couchera. » Thiers a été nommé président d'un gouvernement provisoire.

ANGLETERRE.

La question qui occupe en ce moment l'attention du parlement et du peuple anglais est celle de la réorganisation de l'armée. Le gouvernement vient de présenter à cet effet une mesure qui va lui donner beaucoup de force. Le point saillant de cette mesure est l'abolition de la vente des commissions. Enfin ! On reconnaît en Angleterre, comme en Prusse et en France, que le courage et le génie ne s'achètent pas.

LE DÉVOUEMENT D'UNE MÈRE.

Une vigneronne de l'Orléanais, Marianne S... voit, un matin, arriver chez elle son fils Julien, parti, depuis quelques jours, avec les autres mobilisés du canton :

— D'où viens-tu ?

— De L... où nous nous sommes battus, hier; notre compagnie a soutenu le choc de la cavalerie prussienne, et j'ai failli être fait prisonnier; toute la nuit j'ai marché pour rejoindre le bataillon; mais les chemins sont cernés par des détachements ennemis. A l'entrée du village, des maraudeurs m'ont aperçu et poursuivi; je me suis retourné, j'ai tiré sur eux, et je crois que j'en ai touché un.

— Bien sûr ils vont venir te chercher ici, et ce ne sera pas long... Tiens, entends-tu sonner les crosses de leurs fusils, sur le pavé de la route?.. Va te cacher dans le petit clos..

Le jeune soldat obéit, et à peine a-t-il quitté la chambre que trois fusilliers prussiens ouvrent avec fracas la porte de la maison; ils menacent de mort la vigneronne si elle ne leur livre le fugitif.

— Quel fugitif? Vous voyez bien qu'il n'y a personne ici... cherchez plutôt..

Après avoir culbuté l'armoire et le buffet, retourné les matelas et regardé sous la couchette, les trois Prussiens entrai-

nent Marianne dans le petit clos. Le clos paraît n'avoir d'autres habitants qu'une chienne noire et ses petits installés sous un tas de paille; un des soldats s'approche et sonde la paille d'un coup de baïonnette, pendant que la chienne grogne, en lui montrant les dents.

Les deux autres Prussiens, apercevant un puits sans eau et dépourvu de margelle, penchent les canons de leurs fusils vers l'ouverture..

Marianne s'élança vers les soldats; elle a cru voir une forme humaine s'agiter au fond du puits; elle saisit brusquement l'un des fusils :

— Je vous disais tout à l'heure qu'il n'y avait personne chez moi de caché; voici qui vous prouvera que je disais la vérité..

Elle abaisse l'arme et appuie sur la détente, en s'efforçant de tirer au mur du puits; le coup part et la balle va se perdre dans les profondeurs du souterrain.

Après avoir fureté, encore de tous côtés, les soldats s'éloignent, en maugréant. Restée seule, et à demi-morte d'épouvante, Marianne se dirige vers le puits; elle avance à peine et n'ose s'assurer de la triste vérité... Julien est-il encore vivant? Ou bien a-t-il été tué par sa mère, qui voulait le sauver? Elle s'approche, elle regarde..

A ce moment, elle sent une main se poser sur son épaule: Julien est derrière elle, il la rassure, il l'embrasse, il lui montre le tas de paille sous lequel il s'était blotti, et qui fort heureusement, n'avait pas été visité de fond en comble; la baïonnette du visiteur n'a fait qu'égratigner l'une des manches de la tunique du mobile..

— Mais le corps qui est là, au fond de la citerne.. — C'est celui du soldat que j'ai atteint, et qui sera tombé dans le souterrain, en courant à ma poursuite, avant les autres..

EPISODES DE LA BATAILLE DE MONTRETOUT.

La bataille sanglante qui s'est engagée dans les sorties du 20 et du 21 avant la capitulation portera dans l'histoire le nom de « bataille de Montretout. » Il s'est produit des actes éclatants de bravoure. On raconte le trait suivant d'un colonel de la ligne, dit-on, comme il demandait au 116^e bataillon de la garde nationale d'attaquer un mur crénelé qui se trouvait en face. « Comment ne voyez-vous pas que c'est courir à une mort certaine que de marcher contre une telle position? » répondit un lieutenant de la garde nationale, M. Bakets. « Vous êtes ici pour mourir, » répondit l'autre. « Et la ligne? » répliqua le lieutenant.

« Eh bien! je vais vous montrer que la garde nationale sait comment on meurt, en avant camarades! » Et il agita son arme au-dessus de sa tête.

Au même moment il tourna sur lui-même et roula sur le sol, le front percé d'une balle venant des embrasures du mur.

Un caporal s'élança en avant et grimpa contre le mur il s'efforça avec son chassepot de faire rentrer les canons des fusils de ceux qui étaient derrière, mais il tomba bientôt, ce n'était plus qu'un cadavre.

Les Prussiens ne montraient leur tête au-dessus de la ligne de défense que pour faire des grimaces aux Français.

Cela est littéralement positif: « Le seul homme que j'ai vu, m'a dit un soldat du 116^e, est un Prussien qui m'a fait un pied de nez. »

Celui qui me donne ce renseignement, un étudiant en droit, pendant la retraite à échappé à la mort par miracle.

Une balle traversa son havresac, s'aplatit sur son ceinturon et tomba dans sa poche. Huit de ses camarades d'escouade sur dix tombèrent.

Que faisait Ducrot pendant ce temps-là?

Ses troupes étaient sur pied à trois heures du matin, mais elles avaient à venir de Saint-Denis par un arc de cercle dans l'obscurité.

Les routes qu'elles avaient à suivre, qui passent Nanterre et Reuil, étaient littéralement balayées par une batterie prussienne établie aux carrières de Saint-Denis. Elles ne pouvaient pas faire face à l'ennemi! L'artillerie de campagne était impuissante pour la faire taire, et le passage ne fut enfin possible que lorsque le gouverneur eut envoyé une locomotive cuirassée par la ligne de Saint Germain.

Mais ces troupes arrivèrent deux heures trop tard et la simultanéité de l'attaque échoua.

Quand les trois corps opérèrent ensemble, on tenta de faire une attaque convergente sur la Bergerie, tandis que les bastions du 6^e secteur ouvraient un feu sur Sèvres et le parc de Saint-Cloud.

Malheureusement il était trop tard, les Prussiens avaient eu le temps d'amener des renforts d'infanterie et une masse formidable d'artillerie. Durant deux heures un duel d'artillerie continua; les canons français furent maîtrisés surtout par la puissante batterie de Garche et la nuit venant les troupes durent se replier, hors de danger d'un retour offensif.

A six heures et demie, Montretout a dû être évacué, ses vainqueurs momentanés n'eurent pas le temps d'y mettre en position leur grosse artillerie.

La sortie avait échoué. Les pertes, après une action aussi vite sont naturellement sérieuses; mais le total en chiffres ne saurait encore être estimé approximativement.

La garde nationale a beaucoup souffert, surtout les bataillons des quartiers de la Chaussée-d'Antin et de la Bourse.

Rochebrune, un hardi et courageux chef, est tombé au moment il enlevait ses hommes près de Reuil. Ils avaient été fort maltraités par un feu de mousqueterie lorsque Rochebrune coyant plus sûr de faire une attaque à la baïonnette, tomba de cheval au moment même où le mouvement s'effectuait et rendait le dernier soupir avant même d'atteindre le sol.

Le fils de M. de Lesseps, officier d'ordonnance du général Ducrot, fut atteint par une balle dans la cuisse auprès même de son chef.

Le colonel du 19^e de ligne, et le comte de Montbrison commandant d'un des bataillon du Loiret furent aussi blessés, ce dernier grièvement.

Le général Ducrot, a presque toujours été « au plus fort du danger » comme c'est son habitude, et avec la bonne chance qui suit toujours l'audace est revenu sans une égratignure.

Un des principaux artistes du Théâtre Français, faisant partie de la garde nationale, a été rapporté durant la nuit horriblement mutilé.

Au nombre des bataillons de la force civique qui se sont le plus distingués, le 35^e, le 71^e et le 116^e, qui aida dans le temps à débarrasser le gouverneur des communistes, méritent une mention toute particulière.

En général, la garde nationale a déployé un grand courage et beaucoup d'ardeur.

Il y a eu parfois des fautes naturelles, comme par exemple le 13^e bataillon (composé des habitants du voisinage des Halles centrales,) mais leur lieutenant-colonel, Mosneron Dupuis, un brave, les enflamma par son exemple! Un souffle de Ney parut les embrasser et ils firent une charge en avant à la baïonnette, et chassèrent devant eux les plus solides vétérans prussiens.

Au premier assaut de Montretout, on fit un certain nombre de prisonniers, dont la plupart appartiennent au corps levé dans le duché de Posen.

D'autres prisonniers tombés plus tard aux mains des Français disent que les Prussiens ont été attaqués à l'improviste et ont éprouvé des pertes considérables.

Les zouaves ont racheté leur réputation en suspens depuis Châtillon. Les premiers, ils occupèrent Montretout et enlevèrent trois retranchements.

On a employé la dynamite pour faire sauter des maisons qui servaient d'abri à l'ennemi et faire une brèche dans le mur du parc de Busenval; on assure que son usage a été aussi utile qu'un régiment de sapeurs et de mineurs, avec beaucoup plus de promptitude.

Au nombre des incidents de la journée, un des wagons de l'ambulance américaine a été atteint par un obus lancé des carrières de Saint-Denis, sur la grande route près de Nanterre, où stationnait le quartier général des ambulances.

FRÉDÉRIC LE GRAND.

Après la bataille de Kunersdorf, Frédéric n'avait plus que 3,000 hommes sous ses ordres. Il avait été complètement battu. Les tentes de son camp étaient remplies de blessés et de mourants. Dans une de ces tentes, voici ce que Frédéric écrivait à son premier ministre Finckenstein. Cette lettre est du 12 août 1759 :

« J'ai attaqué l'ennemi ce matin, vers onze heures. Nous l'avons refoulé jusqu'à Franckfort. L'armée entière a pris part à l'action et a fait des prodiges. Je l'ai rallié trois fois. J'ai failli être pris et finalement nous avons dû céder. Les balles ont percé mes habits à plusieurs endroits et j'ai eu deux chevaux tués sous moi. Je suis bien malheureux d'être encore vivant. J'ai perdu 45,000 hommes.

Vous ferez bien à Berlin, de pourvoir à votre santé. C'est un grand malheur; je n'y survivrai pas. Les conséquences de cette défaite seront encore bien pires que la défaite elle-même. Je n'ai plus de ressources, et, pour tout dire, je considère la situation comme tout-à-fait désespérée. Je ne survivrai pas à la ruine de mon pays. Adieu. »

Le lecteur pense peut-être d'après cette lettre, que le roi se suicida. Il avait déclaré souvent que c'est ce qu'il ferait lorsque tout serait désespéré. Il avait toujours du poison sur lui et il avait consulté sa sœur Wilhelmine de suivre son exemple, plutôt que de survivre à la ruine de leur maison. La ruine semblait alors inévitable.

Quoique le général Sottikoff eut perdu autant d'hommes que Frédéric, il se trouvait encore à la tête d'une armée de 80,000 hommes à 4 ou 5 jours de marche seulement de Berlin. On voit que la situation de Frédéric était tout-à-fait désespérée. Avant de laisser l'armée, le trône et peut-être la vie, il confia les débris de son armée au général Hinck et nomma son frère Henri généralissime de l'armée Prussienne.

Le général Hincks, écrivit-il, a une mission bien difficile à remplir. L'armée que je lui ai confiée n'est pas en état de tenir longtemps contre les Russes... Suivaient plusieurs recommandations aux généraux et à l'armée.

Après avoir écrit ce qui précède, Frédéric s'endormit dans sa tente. Une seule sentinelle gardait l'entrée, et les officiers regardaient tristement cette tente où sommeillait celui à qui la victoire avait souri si longtemps et qui était maintenant dans une position aussi désespérée.

BRIGHAM YOUNG.

La ville du Lac Salé, où réside le prophète Brigham Young, est divisée en lots de dix arpents chaque. Les maisons sont de briques, mais il n'y en a pas de belles. Les deux seuls édifices remarquables sont le Tabernacle et la demeure du Prophète. Le premier a coûté \$100,000 et possède le plus grand plafond suspendu de l'Amérique. Il a 250 pieds de long, 150 de large et est à 65 pieds de hauteur. Le temple peut contenir 10,000 personnes. Brigham Young est l'un des hommes les plus riches du monde. C'est le plus fort dépositaire de la Banque d'Angleterre. Ses revenus lui viennent de la dime que lui paient ses crédules fidèles. Il assura un jour que Dieu lui avait révélé que tous les vrais croyants devaient lui donner, chaque année, un dixième du revenu de leurs terres, et ils ont accepté depuis l'ordre divin auquel ils se conforment encore, et il est probable qu'ils continueront à le faire jusqu'à ce que l'instruction et le contact d'hommes plus éclairés leur ait fait apercevoir la fraude. Le conférencier donne des détails fort comiques sur le ménage du prophète, qui possède 30 femmes de tout âge, de toutes les grossesses et de tous les tempéraments.

Il y en a trois principales espèces. Les dociles, qui acceptent leur position par motifs religieux. Les stoïques, indifférentes à leur sort par suite de la paresse; enfin les rageuses, qui parfois causent assez de trouble au maître. La principale de cette dernière classe est une femme du nom de Henriette Cook, douce comme un agneau quand tout va à son gré; ses yeux lancent des éclairs dès qu'une des autres 29 femmes se trouve sur son chemin, et Brigham Young lui-même a soin de se tenir à distance. C'est elle qui paraît gouverner la maison. Il y eut, il y a environ dix ans, une grande rébellion de femmes, au Lac Salé, mais le prophète y mit fin en menaçant de les chasser toutes du territoire. Cet homme exerce une tyrannie vraiment incroyable sur ses fidèles. Il est chef de l'Etat et de l'Eglise, et prétend être en rapport constant avec l'Être Suprême. Une vieille dame alla un jour le consulter sur le costume qu'elle devait porter. Brigham Young demanda le temps d'aller savoir l'intention de Dieu là-dessus, puis il revint et lui dit: madame, faites-vous une robe de flanelle jaune. Il est le chef judiciaire et nul jury ne peut rendre un verdict sans le lui avoir soumis préalablement. Il prétend que tout ce qui dépend de l'église mormone lui appartient de droit; de sorte qu'on pense que si son pouvoir continue quelque temps encore, il aura le contrôle unique des biens de tous ceux qui adoptent sa croyance. Les nouveaux convertis d'Europe lui ont remis dernièrement un demi million de piastres en or, et naturellement cette somme est prélevée sur la classe la plus pauvre, parmi laquelle se recrutent les malheureuses dupes qui se rangent sous son joug.